BV
4221
.S614
1892

174-1A- 90

L'ATTITUDE, LES GESTES, L'ACTION

CHEZ L'ORATEUR

PUBLICATIONS DU TRADUCTEUR :

John Milton. Conférence. Strasbourg et Paris. 2e édition..... » 50

De l'Éducation des Femmes. Paris. 2e édition..... » 50

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lattitudelesgest00spur

1834-1892

TRADUCTION DE H. MOURON

OCT 09 1973

L'Attitude, les Gestes, l'Action chez l'Orateur

PAR C. H. SPURGEON

Avec le portrait, l'autographe de l'auteur et quatorze vignettes.

(4e Tirage)

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

BIBLIOTHECA

BV
4221
.S614
1892

A LA MÉMOIRE

D'UN DES PLUS GRANDS

PRÉDICATEURS

DE LA CHRÉTIENTÉ

HOMMAGE DU TRADUCTEUR

Paris, 15 octobre 1892.

L'AUTEUR AU TRADUCTEUR

Menton, Dec. 31
79

My Dear Sir,

I cheerfully give consent to the translation of my two volumes of « Lectures to my Students » into the French tongue. I only require that my real sentiments shall be expressed as accurately as possible. I have no objection to passages being omitted or condensed, but I shd greatly object to any other alteration.

Please to send me two copies of anything you publish. I am sorry to say that publishers as a rule do not send me copies of their translations. It is but natural that I shd wish to preserve copies of my own writings.

I am much gratified by your courteous and brotherly letter: may eternal love pour forth unceasing streams of blessing for you.

Yours heartily,

C. H. Spurgeon

TRADUCTION

Cher monsieur,

Je consens joyeusement à la traduction de mes deux volumes de « *Lectures to my Students* » en français. Je demande seulement que mes vrais sentiments soient rendus aussi exactement que possible. Je n'ai pas d'objection à ce que quelques passages soient omis ou condensés, mais j'aurais de grandes objections à toute autre altération.

Veuillez m'envoyer deux exemplaires de quoi que ce soit que vous publiiez. J'ai le regret de dire que les éditeurs ne m'envoient pas en général des exemplaires de leurs traductions. C'est bien naturel que je désire conserver des exemplaires de mes propres écrits.

Je suis très heureux de votre courtoise et fraternelle lettre : puisse l'amour éternel vous verser sans cesse des flots de bénédiction.

A vous de cœur,
C. H. Spurgeon.

AVANT-PROPOS

Le traducteur demande la permission de reproduire les remarques placées en tête de son travail, lorsqu'il a été publié pour la première fois dans le *Chrétien évangélique* (janvier 1880), à cause des renseignements bibliographiques qu'elles contiennent.

Il est un préjugé trop répandu dans certains milieux, qui consiste à croire que, dans la prédication de l'Evangile, c'est le fond seul qui importe : la forme n'a, dit-on, ni valeur, ni influence; quelques-uns ajoutent même que la soigner ne peut être qu'inutile, voire nuisible. Un autre préjugé, corollaire de celui-là, c'est que les grands orateurs populaires de nos jours, un Spurgeon par exemple, se préoccupent avant tout du secours de l'Esprit et n'ont souci du secours de l'art. Erreur profonde! M. Spurgeon en donne une irrécusable réfutation dans une publication qu'il poursuit depuis un certain temps déjà; c'est une série de volumes, traitant de la prédication et de matières connexes, où se trahit à chaque page non seulement le désir de prêcher le bien, mais celui de le bien prêcher. Un de ces volumes, composés de leçons faites à ses étudiants du *Pastors College*, est intitulé : *Commenting and Commentaries* : l'Exégèse et les commentaires :

un autre : *the Art of Illustration,* l'Art de l'illustration du texte. Ces titres seuls indiquent déjà l'importance qu'attache le grand orateur à tout ce qui touche à la prédication de près ou de loin. Voici la table des matières du deuxième volume, que j'ai sous les yeux : I. L'Esprit-Saint en rapport avec notre ministère. II. La nécessité de faire des progrès dans le ministère. III. La nécessité d'être décidé pour la vérité. IV. La prédication en plein air, — esquisse de son histoire. V. Même sujet, — conseils. VI. Posture, action, geste, etc. VII. Même sujet. VIII. Le zèle : son déclin et son entretien. IX. L'œil aveugle et l'oreille sourde. X. La conversion, notre but.

C'est à la fois de l'homilétique et de la théologie pastorale; c'est surtout de la théologie pratique. Avec quelle verve c'est écrit! Les remarques originales abondent; l'accent personnel donne l'intérêt et la force de la vie à une quantité d'observations fort judicieuses; quel *humour* aussi, quel entrain, qui vous ôtent toute idée d'un manuel d'école! Ce que perdent dans ces pages l'ordre logique et la science pure est amplement remplacé par ce que gagne le bon sens et ce que fournit l'expérience. Je ne suis pas étonné que l'ouvrage vienne d'être traduit et de paraître en allemand, à ce qu'on m'a dit.

La sixième et la septième leçon, dont j'ai traduit plus haut le titre littéralement, paraissent avoir beaucoup préoccupé M. Spurgeon, précisément en raison du préjugé auquel j'ai fait allusion. Il prend ses précautions, il s'excuse même dans la préface, comme il le fera dans le corps de l'ouvrage, d'avoir abordé ce sujet. « Les leçons, dit-il, sur la posture, le geste, l'action, etc., paraîtront sans doute accorder trop d'importance à une chose qui en a peu. J'aimerais pouvoir être de cet avis. Mes observations m'ont conduit à en reconnaître la nécessité, car il m'est arrivé

cent fois de déplorer que les prédicateurs négligent, jusqu'à en devenir nuls, ces points d'importance moindre. Peu importe la manière dont un homme meut son corps ou ses mains aussi longtemps qu'il n'attire pas l'attention en devenant disgracieux ou grotesque. Beaucoup cependant produisent cet effet, et mon but n'est pas de faire rire aux dépens d'excellentes gens, mais d'empêcher leurs auditeurs de rire. Il est triste de voir le message du Seigneur gâté par un débit vicieux, ou l'attention détournée du message sur les excentricités du messager. Si ceux qui pensent que je m'occupe de vétilles pouvaient seulement voir les résultats d'une action défectueuse, comme les voient ceux qui voudraient ne pas les voir, ils découvriraient une intention très sérieuse sous le ton quelque peu sarcastique que j'ai pris; et s'ils croyaient avec moi que ces maux ne peuvent être guéris que par le ridicule, ils m'absoudraient du péché de frivolité, même en n'approuvant pas mon mode de traitement. »

On comprendra, d'après ce qui précède, les motifs qui m'ont donné l'idée de mettre sous les yeux des lecteurs les remarquables pages de Spurgeon sur l'action dans la prédication. Les prédicateurs trouveront beaucoup à y apprendre; les auditeurs, souvent prédicateurs à leur tour, n'y apprendront pas moins, ne fût-ce qu'à user toujours d'indulgence et quelquefois de franchise envers des hommes que leur devoir professionnel mène comme en un coin de terrain semé de pièges des plus incommodants, où l'on ne peut faire un pas, un mouvement, sans risquer de trébucher.

J'ai librement traduit l'auteur, en écourtant beaucoup ses citations d'autres auteurs.

PREMIÈRE LEÇON

Le sermon lui-même est dans la prédication la chose principale : son sujet, son but et l'esprit dans lequel on le prononce, l'onction de l'Esprit sur le prédicateur et l'action de l'Esprit sur l'auditeur sont infiniment plus importants qu'aucun détail extérieur. L'attitude et l'action sont relativement sans importance : cependant, comme dans une Minerve la sandale elle-même doit être sculptée avec soin, les plus petites choses dans le service de Dieu doivent être faites avec un saint souci de la réussite. La vie se compose de petits évènements et le succès y dépend souvent de l'attention qu'on donne à de petits détails. Préservons notre ministère des petites mouches qui font sentir mauvais les parfums et des petits renards qui dévastent les vignes. Il est certain que des maladresses sur un point aussi secondaire que l'attitude ont compromis plus d'un ministère. Le grand public s'arrête à de petites bizarreries dans la manière et le

geste, que les gens de sens s'efforcent de ne pas voir ; de fait la majorité des auditeurs ne prend garde qu'à ces misères, surtout ceux qui sont venus dans de mauvaises dispositions. Vous ne tenez pas à émousser vous-mêmes vos flèches ou à les faire vous-mêmes dévier du but : puisque ces détails de geste, d'attitude, d'action, peuvent avoir ce résultat fâcheux d'annihiler vos efforts, vous y consacrerez une sérieuse attention.

Il y a des exemples de puissance dans la prédication, malgré un débit défectueux. Il vaudrait mieux que cette lacune n'existât pas. Des pommes d'or ne sont-elles pas encore plus charmantes quand les corbeilles où elles reposent, sont d'argent? Pourquoi un prédicateur puissant devrait-il rouler de gros yeux et se dandiner alternativement sur chaque jambe, comme le fait un des meilleurs orateurs actuels de Boston?

Certes une action correcte n'est pas indispensable au succès. Homère ne paraît pas avoir considéré l'absence de gestes comme un défaut chez un orateur consommé, car il représente un de ses plus grands héros s'abstenant de tout geste en parlant ; il prête, il est vrai, aux auditeurs, une impression d'étonne-

ment et de mécontentement, tandis qu'ils écoutent Ulysse :

« Mais quand se leva Ulysse, à la pensée profonde, — il fixa sur le sol son regard modeste ; — on l'eût pris pour un homme sans esprit ou muet ; — il ne tint point sa tête levée et n'étendit point sa main royale. — Mais dès qu'il parla, quel discours coula de ses lèvres ! — Doucement, comme les flocons de la neige tombante, — tombe sa parole abondante, avec aisance et art ; — elle fond en tombant et pénètre le cœur ! — Nous écoutons surpris, et, perdus dans notre étonnement, — nous laissons nos oreilles réfuter les critiques de nos yeux. »

Une grande sobriété dans l'action peut accompagner une grande force dans l'éloquence. Notre admirable Robert Hall n'avait point d'action oratoire ; il restait à peu près immobile dans sa chaire ; de temps en temps seulement il levait ou étendait la main droite, et dans ses moments les plus véhéments il s'avançait, puis reculait.

Mais s'il n'importe guère pour vous d'arriver à l'action oratoire idéale, il vous importe par-dessus tout d'arriver à vous défaire d'une action oratoire fautive. Il vaudrait mieux pour vous d'être réduits à l'état de momies impassibles, que d'être des incarnations remuantes et même véhémentes du grotesque, comme quelques-uns de nos frères le sont devenus. Ils ont

peu à peu anéanti la force de leur prédication en s'enfonçant toujours plus dans le bourbier de leur *maniérisme*. Personne ne se soucie de les avertir de leurs façons drôlatiques ; ils ne s'en doutent pas ; je suis étonné que leurs femmes ne les contrefassent pas en particulier pour les en délivrer. J'ai connu un frère qui, d'abord, a prêché très convenablement ; puis, graduellement, il s'est mis à parler du nez, à se tordre la bouche, à se tenir d'une manière singulière. Il a pu devenir un homme estimable, mais il s'est rendu impossible à entendre ; d'excellents chrétiens disaient qu'ils ne savaient s'ils devaient rire ou pleurer quand il prêchait : rire de ses grimaces ou pleurer à ses appels touchants, que contrecarraient ses contorsions ridicules.

Si vous ne tenez pas à arriver à la perfection dans l'action, soyez au moins assez avisés pour vous débarrasser de ce qui est grotesque ou affecté. Il y a des degrés entre le petit-maître, qui frise et parfume ses cheveux et le rustre, qui les porte en crinière ou en broussailles. Je ne vous conseille pas d'étudier vos postures devant la glace, ni d'imiter le prédicateur à la mode, ni de singer les beaux messieurs, mais il n'y a pas besoin d'autre part que vous soyez vulgaires ou

baroques. Quoique en haillons un homme est un homme encore. Cependant vous n'irez pas vous affubler de haillons, si vous pouvez vous donner des vêtements convenables ; ne donnez donc pas à la vérité un air débraillé, quand vous pouvez l'habiller en reine.

Quelques-uns sont naturellement très gauches de leurs personnes et de leurs mouvements. Cela tient à leur éducation. L'homme des champs a le port lourd et le pas traînant. On voit que son *habitat* naturel est le sol labouré. Sur le pavé ou sur un tapis, il ne sait comment poser le pied ; en descendant une côte boueuse avec, sur chaque botte, la charge de terre d'une mule, il marche avec aisance, sinon avec élégance. Il y a des gens dont la nature est faite de massiveté. Vous n'en feriez pas des élégants, quand même vous les broieriez dans un mortier avec un pilon parmi des grains de froment. Le sergent instructeur est des plus utiles dans nos écoles, et les parents qui pensent que l'exercice militaire est une perte de temps, se trompent fort. Rien ne remplace l'exercice, intelligemment fait, pour donner au corps de la grâce et de l'aisance. Cela enseigne à effacer les épaules, à ne pas balancer les bras à perte de vue ; cela élargit la

poitrine, apprend à savoir que faire de ses mains, en un mot, à marcher droit, à se tenir bien, sans y tâcher, ce qui trahit toujours l'impuissance d'y parvenir. Des gens d'un spiritualisme sublime vont penser que je baguenaude. Point. J'espère que le jour viendra où l'on considèrera comme une partie capitale de l'éducation d'enseigner à un jeune homme à se tenir et à se mouvoir sans gaucherie.

Il se peut que l'impropriété des gestes vienne de la faiblesse de l'organe vocal et du sentiment nerveux de cette faiblesse. La modestie engendre la défiance de soi, laquelle à son tour entrave l'action, donne de l'hésitation à la parole, la gène. Feu le Dr James Hamilton n'avait guère son pareil pour la distinction des idées, l'heureux choix des mots, l'abondance des images originales, la ferveur évangélique. Mais il n'avait que peu de voix, et il ne parvenait pas à en régler l'émission. Il le savait ; il se dressait sur la pointe des pieds et lançait ses mots à pleine bouche comme pour les faire mieux arriver au fond de l'église. C'était extrêmement pénible à voir. « Si, dit son biographe, les muscles de sa poitrine lui avaient permis de rester bien solidement campé, pendant que

ses lèvres auraient articulé les mots sans devoir recourir aux provisions d'air de poumons distendus, James Hamilton aurait certainement attiré de plus grandes foules..... Cette épine lui fut laissée dans la chair, malgré ses prières et ses efforts..... Il ne put mettre en valeur quelques-uns de ses plus beaux dons. Celui qui l'en empêcha, en sait le motif. Il fait bien ce qu'il fait. » Je pense de même, mais je serais marri qu'un jeune homme, atteint d'une infirmité de ce genre, en prît son parti en disant : « C'est le Seigneur qui l'a voulu. » Le Dr Hamilton ne raisonna pas ainsi. Il essaya et essaya encore de combattre son mal, et il n'abandonna la partie, il ne cessa de prendre des leçons de diction, que lorsqu'il lui devint tout à fait évident qu'il avait affaire à une infirmité physique inguérissable.

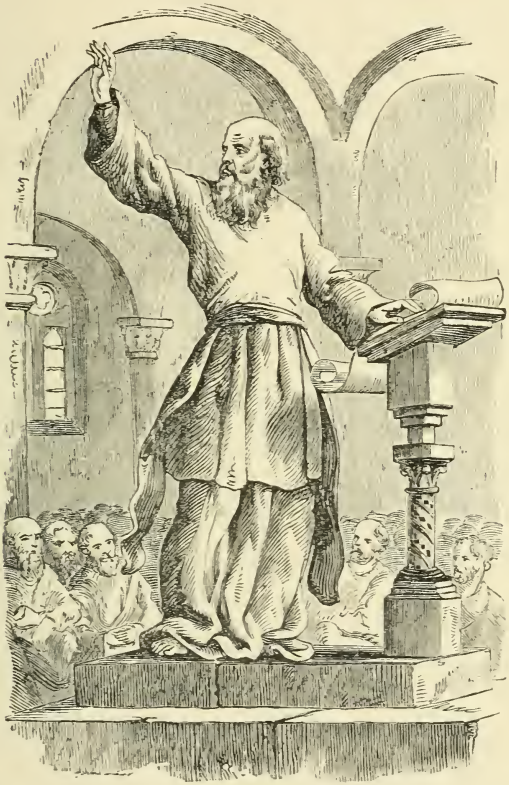
Lorsque nous constatons chez un frère des défauts qui paraissent inévitables, n'y prenons pas trop garde, et félicitons-le des résultats auxquels il arrive dans des circonstances défavorables ; soyons heureux de ce triomphe de l'esprit sur la matière. Il est beau pour un prédicateur de faire oublier un extérieur peu attrayant par la richesse de la pensée et le bonheur de l'expression. Pour ce qui nous concerne nous-

mêmes, soyons décidés à vaincre nos défauts ; ce n'est point une tâche irréalisable. L'exemple d'Edward Irving est là pour prouver jusqu'où un homme peut réussir en ce sens : il était à l'origine embarrassé, peu naturel, gourmé ; après une étude incessante, il en vint à donner à son éloquence, par son attitude et son action, un relief extraordinaire.

Les chaires sont une cause essentielle de la gaucherie des prédicateurs. C'est une horrible invention que les chaires. Si nous pouvions les supprimer un jour, nous aurions le droit d'en dire alors ce que Josué dit de Jéricho : « Maudit soit celui qui rebâtira ce Jéricho ! » car la chaire vieux-modèle a été une plus grande malédiction qu'il n'y paraît à première vue. Aucun avocat ne voudrait s'enfouir dans une chaire pour plaider. Comment pourrait-il se flatter d'arriver à quelque bon résultat, en étant enseveli vivant, à peu près jusqu'aux épaules ? Qu'elle est digne, qu'elle est dominatrice l'attitude dans laquelle on représente ordinairement Chrysostôme !

Cette posture si naturelle est bien plus en rapport avec la vérité prêchée que celle d'un homme presque enfoui dans un manuscrit, et, quand il lui arrive d'en

sortir, ne montrant que sa tête et ses épaules. « Si un



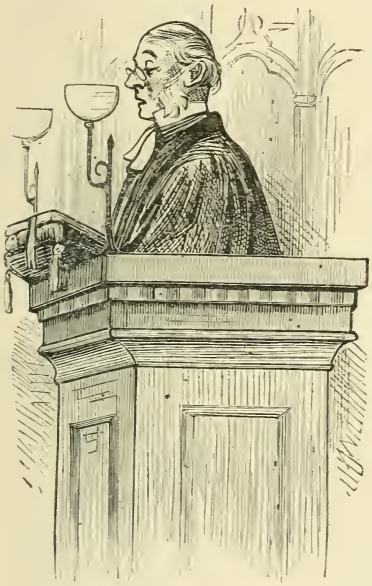
CHRYSOSTÔME

orateur était obligé, dit Austin, de parler à une assemblée de derrière une étroite fenêtre, où il lui serait impossible d'étendre les bras et d'avancer la tête, il lui serait impossible aussi de donner de l'élégance à ses gestes. C'est ainsi que la chaire, en emprisonnant le prédicateur, exclut la grâce dans le débit. »

PAUL PRÊCHANT A ATHÈNES, D'APRÈS RAPHAËL

Feu Thomas Binney ne pouvait souffrir les estrades; quand il devait parler à une tribune à claire-voie, il s'en allait chercher des robes et d'autres matériaux de ce genre pour les suspendre à la balustrade; affaire d'habitude, car il ne saurait y avoir grand avantage à être enfermé dans une cage de bois. Grâce à ce sen-

timent, les chaires fermées dureront encore un certain temps, mais dans les siècles à venir on invoquera en faveur de la divinité de notre sainte foi sa survivance aux chaires.



LE TRÈS RÉV. Dr PAUL A LONDRES

Ce sera injuste de reprocher aux ministres leurs postures et leurs attitudes disgracieuses, tant qu'ils ne pourront laisser voir qu'une très petite partie de leur corps pendant qu'ils parlent. Si c'était l'habitude de prêcher comme Paul le fit à Athènes, les orateurs seraient des modèles de convenance; mais aussi longtemps qu'il sera reçu qu'on prêche comme nous ne devrons pas nous étonner si le disgracieux et le grotesque abondent.

Les chaires ont affecté des formes surprenantes, suivant les caprices de la fantaisie et de la folie humaines. Il y a vingt ans, on est apparemment arrivé au comble de l'absurde. Qu'est-ce qu'on pouvait donc bien avoir dans l'esprit en les fabriquant? Une chaire profonde du vieux type pouvait rappeler à un ministre qu'il était mortel, car c'était un cercueil dressé sur une de ses extrémités : mais quelle raison avait-on d'ensevelir tout vifs nos pasteurs? Beaucoup de ces machines ressemblent à des tonneaux ; d'autres sont sur le modèle de coquetiers ou de verres à vin ; une troisième catégorie a été imitée des huches à pain sur quatre pieds ; une quatrième me rappelle des nids d'hirondelles accrochés à un mur. Quelques-unes sont si hautes qu'elles donnent le vertige à leurs occupants, quand ils se risquent à lancer un regard dans les affreux abîmes qui s'étendent au-dessous, et elles donnent un torticolis à ceux qui regardent le prédicateur en son perchoir. Je me suis fait l'effet de la vigie à l'extrémité du grand mât, quand je me suis trouvé au sommet de ces tours de garde. Ces abominables constructions sont des maux en elles-mêmes et elles engendrent d'autres maux.

Pendant que j'en suis à parler des chaires, je ferai

une digression à l'adresse des conseils d'églises. Je sens souvent dans les chaires une détestable odeur de gaz, qui provient évidemment d'une fuite dans les conduites, et peut étourdir le prédicateur ou lui causer des nausées. On devrait nous épargner ce désagrément. Souvent aussi le ministre a de chaque côté de la tête une grande lampe, de sorte qu'il est pris entre deux feux, à ne pouvoir bouger. Après cela, qu'on se plaigne de trouver tant de têtes chaudes parmi les ministres! On fait ce qu'on peut pour leur donner la fièvre. Pas plus tard qu'hier soir, en chaire, il me sembla que quelqu'un me donnait des coups sur la tête ; je levai les yeux et vis une énorme lampe Argand avec réflecteur, placée juste au-dessus de moi, de façon à verser des torrents de lumière sur ma Bible ; c'était un arrangement très ingénieux, seulement l'inventeur avait oublié que sa lampe inonderait aussi de ses feux mon cerveau qui est très sensible. Ce n'est pas agréable d'attraper un coup de soleil artificiel en prêchant : si un accident de ce genre doit nous frapper, que ce soit pendant nos vacances et par un vrai soleil.

On n'a pas l'air de se douter, en construisant une chaire, que le prédicateur est un homme organisé

comme les autres : le siège, où vous avez à vous reposer quelques fois, n'est souvent qu'un bout de planche, et la poignée de la porte vous entre dans le dos; quand vous êtes debout et que vous vous avancez, vous heurtez un drôle de sac en gutta-percha, qui vous défend les abords du pupitre. Ce récipient de caoutchouc est une attention charitable à l'adresse des sourds; j'espère qu'ils s'en trouvent bien, car à tout mal pour celui-ci doit correspondre une compensation pour celui-là. Impossible de se pencher sans boucher l'appareil; pour moi, j'y dépose ordinairement mon mouchoir de poche, ce qui oblige les sourds à ôter de leurs oreilles le bout du tube et à s'apercevoir qu'ils m'entendent assez bien tout de même.

Personne ne soupçonne le malaise que procurent les chaires, comme quelqu'un qui en a escaladé beaucoup, et les a trouvées toutes pires les unes que les autres. Elles sont généralement si profondes qu'un petit homme comme moi peut à peine voir par-dessus, et, lorsque je réclame quelque chose pour m'exhausser, on m'apporte un coussin. Figurez-vous un ministre de l'Évangile se hissant sur un coussin pour prêcher : c'est un Boanergès et un Blondin en même temps ! C'est trop nous demander que de vouloir nous

faire tenir en équilibre et de corps et d'esprit. Les glissades et les chutes des tabourets et des coussins, dont j'ai souffert en prêchant, me reviennent maintenant en foule à la mémoire et ravivent les impressions les plus désagréables. Que ne nous met-on à l'abri de ces misères et de ces tracas! Car il ne s'agit pas seulement de notre manque de confort personnel : c'est une bagatelle, cela. Mais, hélas! ces riens jettent l'esprit hors des gonds, bouleversent nos idées et troublent notre âme. Oui, nous devrions nous mettre au-dessus de ces misères, mais, quoique l'esprit soit de bonne volonté, la chair est faible. Pourquoi maintenir une cause de troubles malencontreux? Je ne suis pas seul dans la tribulation. « Je ne puis supporter, dit Sidney Smith, d'être emprisonné à la mode orthodoxe dans ma chaire, ma tête seule passant au-dessus du pupitre. J'aime à regarder librement dans l'auditoire, à faire feu dans la masse. Les gens disent que je suis un prédicateur hardi, parce que j'aime à avoir les bras libres et à marteler du poing la chaire. Un singulier contretemps m'arriva un jour que, pour exécuter ma manœuvre, je m'étais hissé sur une pyramide de coussins. J'avais pour texte : « Nous sommes perplexes, « mais non désespérés : persécutés, mais non aban-

« donnés ; abattus, mais non écrasés. » A peine eus-je prononcé ces mots que, me préparant à les *illustrer*, je le fis en effet, et d'une manière à laquelle je n'avais pas du tout pensé. Mon échafaudage de coussins s'écroule soudain ; me voilà à bas, et peu s'en fallut que je n'allasse tomber dans les bras de mes auditeurs, qui, je leur rends cette justice, se comportèrent trés bien et reprirent leur sérieux plus vite que je n'aurais pu l'attendre. »

Pour en revenir à mon sujet, les chaires en forme de boîte habituent le prédicateur à se considérer comme un buste seulement, et il ne sait que faire de l'ensemble de sa personne, quand il n'est pas en cage ; bras et jambes sont alors de trop pour lui.

Il est incontestable que **c'est la peur qui rend gauches beaucoup d'hommes.** Se présenter, parler en public, quelle torture pour quelques-uns ! Tous leurs nerfs sont excités, tout leur corps tremble de peur. Leurs mains surtout les gênent ; elles vont, elles viennent, elles s'agitent d'une façon désordonnée, fiévreuse: ils aimeraient qu'on les leur attachât aux côtés : ils n'auraient plus à s'en préoccuper. A l'appui de l'emploi du manuscrit en chaire, un membre du clergé

anglican a dit : « L'homme nerveux, qui tourne les pages de son cahier, occupe ses mains, tandis qu'il ne sait qu'en faire, s'il n'a pas à les employer ainsi. » A quelque chose malheur est bon. Il doit cependant exister un traitement plus radical contre la gène nerveuse ; le prédicateur doit essayer de dompter le mal, plutôt que de chercher à en cacher les manifestations. La pratique est un grand remède, et la foi en Dieu une cure encore plus puissante. Quand le ministre s'est habitué au public, il se tient avec aisance, parce qu'il est à l'aise ; quant à ses mains ou à ses jambes, il n'y pense plus : il va à son travail de tout son cœur et il prend les positions les plus naturelles à un homme qui est à son affaire : ce sont aussi les plus convenables. Les gestes sans recherche, auxquels vous n'avez pas songé une seconde, sont les meilleurs, et le plus beau résultat de l'art, c'est de bannir l'art et de laisser l'homme aussi libre d'être gracieux que la gazelle peut l'être dans les montagnes.

Des bizarreries accidentelles dans la posture et le geste peuvent être provoquées par la difficulté à trouver le mot qui doit suivre. « Il est curieux de voir, dit un Américain, comment les différents individus

se sortent différemment du même mauvais pas. M. Calhoun cherche souvent ses mots; quelquefois le mot lui reste dans le gosier, tandis qu'il cherche à le prononcer. Dans ce cas, il tire vivement deux ou trois fois son col de chemise et passe ses doigts osseux dans ses longs cheveux gris qu'il hérisse. Webster, quand un mot le tracasse ou qu'il est empêtré dans une phrase, gratte scrupuleusement le coin droit de son œil gauche avec le troisième doigt de sa main droite; si cela ne lui réussit pas, il se frotte vigoureusement le nez avec l'endroit de son pouce recourbé. En désespoir de cause, il écarte les genoux, dessine une ellipse avec ses jambes, plonge les mains au fond de ses poches, jette vivement en avant le haut du corps, et le mot est bien obligé d'arriver. » Il ne faut pas chicaner sur sa tenue un homme à l'agonie, mais ce serait un grand bien qu'il n'y fût jamais et qu'il n'en exécutât point les contorsions.

L'habitude aussi arrive à façonner les orateurs à des pratiques très singulières dont ils ne peuvent plus se débarrasser. Celui-ci ne pourra pas oublier de jouer avec un bouton de son habit; celui-là, de se tortiller les doigts. « Je me souviens, raconte Addison

dans le *Spectateur*, que dans ma jeunesse, alors que j'allais souvent à Westminster Hall, il y avait un avocat qui ne plaidait jamais sans avoir en main une petite ficelle, qu'il enroulait autour d'un doigt ou de son pouce tout le temps qu'il parlait; les plaisants du temps disaient que c'était le fil de son discours. Un de ses clients, plus farceur qu'avisé, lui enleva un jour la ficelle au beau milieu de sa plaidoirie : il aurait mieux fait de la lui laisser : son avocat perdit la cause avec le fil. » Quand on n'a pas encore pris le pli de ces petites particularités, il faut se surveiller pour ne pas en devenir la victime; mais, si elles sont insignifiantes, peu remarquées et ne nuisent pas au succès du prédicateur, qu'il ne s'en préoccupe pas outre mesure.

L'attitude du prédicateur doit être naturelle, mais je parle d'une nature gracieuse, comme il faut, non grossière. Il doit spécialement éviter ces positions qui ne sont pas naturelles chez un prédicateur, parce qu'elles paralysent les organes de la voix ou compriment ses poumons. Il doit écouter le bon sens et ne pas se créer des empêchements physiques à parler, en se penchant sur la Bible ou sur le rebord de la chaire. S'incliner par-dessus comme pour parler confidentiellement aux personnes placées immédiatement

au-dessous, cela peut, à l'occasion, être toléré ; mais, comme position habituelle, c'est aussi laid que hors de place. S'avise-t-on jamais, en parlant dans un salon, de se ployer en deux ? Tenez-vous droit, d'aplomb, et ensuite parlez en homme. Quelques orateurs sautent à l'autre extrême ; ils rejettent la tête très en arrière, comme s'ils s'adressaient aux anges ou voyaient une inscription au plafond. Cela n'est admissible que lorsqu'une sublime apostrophe le nécessite par extraordinaire.

Un trop grand nombre de prédicateurs se permettent de se pencher, de s'étendre, de se coucher tout de leur long, comme s'ils fainéantaient sur le parapet d'un pont et babillaient avec quelqu'un passant en bateau sur le fleuve. Nous ne montons pas en chaire pour nous coucher et paraître à notre aise et avoir un air dégagé, mais nous y allons pour une affaire très importante, et notre attitude doit convenir à notre mission. Une attitude nonchalante, de fainéant ne dénote pas une disposition respectueuse et sérieuse. Les campagnards grecs ou romains n'ont pas pris de leçons de maintien et ils ne se tourmentent pas pour savoir quel effet ils produisent sur le voyageur ; la nature seule, libre de maniérisme, d'afféterie

et d'affectation, leur donne une démarche et un air gracieux. Ce serait sot d'imiter les Grecs ou les Italiens, si ce n'est dans leur liberté à l'endroit de toute imitation, mais ce serait bon de pouvoir reproduire leur port naturel et aisé. Il n'y a pas de raison pour qu'un chrétien soit un clown, mais il y en a beaucoup pour qu'un prédicateur ne soit pas un rustaud. Rowland Hill disait qu'il ne voyait pas pourquoi les plus belles mélodies seraient pour Satan; je ne vois pas non plus pourquoi les orateurs les plus gracieux ne seraient que pour lui.

Maintenant, laissons l'attitude et passons spécialement à l'action; c'est aussi un point secondaire et toutefois important. Notre première remarque est qu'**elle ne doit jamais être exagérée.** En pareille matière, l'exercice corporel est utile à peu de chose. Il est difficile de dire exactement et en général quand commence l'excès. L'action varie d'une race à l'autre. Deux Anglais se parleront très tranquillement et posément comparés à deux Français. Observez nos voisins gaulois : ils parlent avec tout le corps et ils haussent les épaules, et ils agitent les doigts, et ils gesticulent véhémentement. Nous pouvons donc fort

bien admettre qu'un prédicateur français soit plus animé qu'un anglais, parce qu'il l'est dans la conversation ordinaire. Si vous et moi nous causions ensemble comme des Parisiens, nous serions ridicules, et de même si nous étions agités et véhéments en chaire, cela serait tout aussi déplacé de notre part. Il en est des individus comme des races : quelques-uns gesticulent plus que d'autres, et si c'est vraiment dans leur tempérament, nous n'y avons rien à redire. Par exemple, nous ne pouvons blâmer la gesticulation et les promenades étonnantes de John Gough, le conférencier, car, sans elles, il n'eût pas été John Gough. Je voudrais bien savoir combien de lieues il fait pendant une de ses conférences ! Ne l'avons-nous pas vu escalader un volcan à la poursuite d'une bulle d'air? Comme il éveillait notre pitié, quand il marchait dans la lave brûlante qui lui venait jusqu'à la cheville! Puis tout à coup le voilà parti, parti pour l'autre extrémité de la plate-forme, à Exeter Hall (1), apostrophant son verre d'eau ; mais il ne s'y arrêtait qu'une seconde et se retrouvait d'un bond devant la balustrade, par dessus les corps des membres de

(1) Salle de conférences, de concerts, etc.

la Société de tempérance. C'était bon pour John Gough; mais si vous, John Smith, ou vous, John Brown, vous vous mettiez à faire ces voyages, on s'empresserait de vous comparer au Juif errant ou à l'ours polaire tournant sur lui-même dans sa fosse du Jardin zoologique. Martin Luther avait, en chaire, l'habitude de frapper du poing avec une telle ardeur qu'on montre à Eisenach une planche — de trois pouces, je crois, — qu'il brisa en martelant un texte. On a mis en doute la vérité de ce fait, car on a remarqué que ces mains délicates qui pinçaient de la guitare avec tant de charme, n'ont pas pu être soumises à un régime de violences; pour nous, nous l'admettons, car la main indique le caractère de l'homme; or Luther présentait un admirable mélange de force et de tendresse. La délicatesse de l'âme augmentait chez Luther l'énergie du caractère. Il n'est pas difficile de comprendre, à la façon dont il tombait sur le pape, qu'il pût et mettre en pièces une planche et faire vibrer d'une main légère les cordes de sa guitare, comme David, qui jouait parfaitement de la harpe et brisait sans peine un arc d'acier. Il fut un temps où John Knox était si faible qu'on s'attendait à le voir s'évanouir au moment où il montait dans sa chaire; une fois

là, on aurait dit qu'il allait en réduire le bois en copeaux. C'était, cela va de soi, le style du temps, alors que les protestants luttaient pour la vie et que le pape et ses prêtres, et le diable et ses anges étaient dévorés d'une fureur toute spéciale : cependant je ne suppose pas que Mélanchton crût nécessaire d'être aussi terrifiant, et Calvin ne martelait ni ne tailladait ainsi. En tout cas, gardez-vous d'essayer de briser des planches de trois pouces, car il pourrait s'y trouver un clou; ou de faire des copeaux avec le bois de votre chaire, car vous pourriez vous trouver finalement sans chaire du tout. Tombez sur les consciences avec force et proposez-vous de briser les cœurs durs par le pouvoir de l'Esprit; employez pour cela la force spirituelle; ce n'est pas la force physique qui est la puissance de Dieu pour le salut.

Garder une immobilité absolue vaudrait mieux, s'il fallait choisir entre des extrêmes, que se démener à l'excès. Quand Nathan s'adressa à David, je suppose qu'il prononça très calmement sa parabole, et que, au moment de dire : « Tu es cet homme-là, » il lança au roi un regard profondément sérieux. Mais les jeunes ministres s'imaginent que le prophète s'avança jusqu'au milieu de la chambre, et, le pied

droit en avant, dirigea son index comme un pistolet entre les yeux du souverain, puis, frappant violemment du pied, cria : « Tu es cet homme-là ! » Il est probable que, si les choses se fussent passées ainsi, l'attention du royal coupable eût été détournée de lui-même sur le prophète insensé et qu'il eût appelé sa garde pour le mettre dehors. Il est dans la nature des sentiments profonds de tempérer plutôt que d'exagérer toute manifestation extérieure de leur existence. Plus un homme sent ce qu'il dit, moins il aura de vulgaires emportements. John Wesley a raison de dire que les prédicateurs ne doivent pas constamment mouvoir leurs mains ; les anciens appelaient cela : le babil des mains.

Lorsque votre sermon exige des gestes imitatifs, ayez particulièrement soin de ne pas aller trop loin dans ce sens, car vous pouvez dépasser le but avant de vous en apercevoir. J'ai entendu parler d'un jeune théologien qui, en faisant appel aux inconvertis, s'écriait : « Hélas ! vous fermez les yeux à la lumière (et il fermait les yeux) ; vous fermez les oreilles à la vérité (et il se mettait un doigt dans chaque oreille) ; et vous tournez le dos au salut » (et il tournait le dos à l'auditoire). Est-il étonnant que l'auditoire, voyant

son prédicateur le dos tourné et se bouchant les oreilles, partît d'un éclat de rire? Cette pantomime pouvait avoir sa raison d'être, mais il y en avait de trop, aussi eût-il mieux valu qu'il n'y en eût pas eu du tout. Des gestes énergiques, que quelques-uns loueront, risquent de frapper d'autres personnes justement par ce qu'ils ont de singulier. Un jour, à la Chambre des communes, Burke, reprochant à ses auditeurs de forger des armes contre leurs concitoyens, lança sur le plancher un poignard. Ce mouvement me paraît avoir dû être saisissant. Cependant Sheridan dit : « Monsieur nous a apporté le couteau;

où est la fourchette? » et Gilray fit une malicieuse caricature de l'incident. On ne risque pas grand' chose à être trop modéré dans l'action; on risque beaucoup à ne l'être pas assez. Aussi, modérez un peu votre ardeur, si vous sentez que vous en avez de reste. Brandissez moins vos mains; ayez quelque pitié de la Bible quand vous frappez dessus, et en général prenez plus calmement les choses.

C'est peut-être le signe qu'on a trouvé le juste milieu dans l'action oratoire, quand elle ne suscite ni l'éloge ni le blâme, ne provoque aucune observation; c'est qu'alors elle est si intimement unie au discours lui-même qu'on ne songe point à l'en séparer. Des manières qui frappent sont de mauvaises manières, a dit quelqu'un.

Deuxièmement, **l'action doit être expressive et avoir l'à-propos**. Nous ne pouvons exprimer autant de choses par l'action que par le langage, mais nous en pouvons exprimer quelques-unes plus fortement par l'une que par l'autre. Ouvrir une porte d'un mouvement indigné et la montrer est tout aussi parlant que les mots : « Hors d'ici! » Refuser la main qui vous est tendue est une déclaration très claire de mau-

vais vouloir et provoquera probablement un ressentiment plus durable que les paroles les plus raides. On demande très bien le silence sur tel ou tel sujet en mettant un doigt sur ses lèvres. On désapprouve significativement en hochant la tête. Les sourcils soulevés dénotent la surprise d'une façon très nette ; chaque trait du visage peut dire la joie ou la douleur avec une éloquence qui n'est qu'à lui. Que de volumes peuvent être condensés en un seul haussement d'épaules, et que de déplorables calamités ont été enfantées par cet unique haussement d'épaules ! Puis donc que le geste et l'attitude parlent avec force, il nous faut veiller à les faire parler avec justesse. N'allez jamais imiter cet ancien Grec qui s'exclamait : « O ciel ! » et montrait du doigt la terre ; n'allez pas décrire la faiblesse d'un moribond en tapant ferme sur le pupitre. Les orateurs nerveux semblent faire feu au hasard avec leurs gestes. Même après avoir réussi à se débarrasser de leurs peurs, ils ne règlent pas leurs gestes, de façon que ceux-ci partent concurremment avec leurs paroles.

On en voit qui menacent les poings fermés, les personnes qu'ils désirent encourager ! Aucun de vous ne serait assez stupide, j'espère, pour joindre

étroitement ses mains tout en disant : « Il n'est pas dans l'esprit de l'Evangile de se réserver pour le petit nombre. Son essence est d'être généreux et expansif. Il ouvre ses bras aux hommes de tout rang, de toute nation » Ce serait un même solécisme d'étendre les bras en vous écriant : « Frères, concentrez vos énergies. Rassemblez-les, comme un général rassemble ses troupes autour de l'étendard royal un jour de bataille ! » Non ; mettez les gestes à leur place et voyez que l'expansion soit exprimée par les bras étendus, et la concentration par les mains unies.

L'action et le ton ensemble peuvent contredire absolument les mots. L'abbé Mullois nous parle d'un malicieux plaisant qui, entendant un prédicateur prononcer ces mots terribles : « Retirez-vous, maudits ! » sur le ton le plus onctueux, se tourna vers son voisin et lui dit · « Allons, mon garçon, laissez-moi vous embrasser ; c'est à quoi le prédicateur vient de nous exhorter. » Déplorable malechance, qui n'est point rare. Que de force le langage de l'Ecriture perd, grâce au mauvais débit du prédicateur ! Ces mots, que le prédicateur français prononçait si mal, sont des plus terribles, et j'en ai fait l'expérience lorsque, il y a peu de temps, je les ai entendu lancer avec une

effrayante véhémence à ma congrégation par un fou, qui s'imaginait être un prophète envoyé pour nous maudire. « Retirez-vous, maudits ! » Cela sortit de ses lèvres comme un roulement de tonnerre, et le dernier mot sembla toucher le fond même des âmes, quand le fou, l'œil flamboyant et la main étendue, le fit éclater sur l'assemblée.

Trop d'orateurs font croire qu'ils ont pris les leçons d'un maître de boxe, si bien ils font le poing selon les règles de la noble science. Il n'est pas agréable de contempler des frères prêchant l'Evangile de paix dans ce mode agressif, pourtant il n'est pas rare d'entendre un évangéliste annoncer le Libérateur en jouant des deux

poings. C'est amusant de le voir se mettre en position, dire : « Venez à moi », puis ajouter, après une évolution des poings : « et je vous soulagerai. » Messieurs, vos rires ne me surprennent pas, mais il vaut infiniment mieux pour vous de bien rire de ces absurdités ici que de faire rire plus tard par là vos auditeurs à vos dépens. Ces maladroites mains, une fois disciplinées, deviennent nos meilleurs auxiliaires. Elles parlent, comme notre langue, et peuvent faire comme une musique silencieuse, qui ajoutera au charme de nos paroles [1].

La face, et particulièrement les yeux ont un rôle important dans l'action. Quel malheur pour les ministres lorsqu'ils ne peuvent pas regarder leur monde ! C'est singulier de les entendre supplier des

(1) « Quoi, dit Montaigne, des mains nous requérons, nous promettons, nous appelons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, répétons, craignons, vergoignons, doutons, instruisons, commandons, insistons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, méprisons, défions, dépitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, moquons, réconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, réjouissons, complaignons, attristons, déconfortons, désespérons, étonnons, examinons, taisons. »

(*Note du traducteur*).

personnes qu'ils ne voient pas. Ils les conjurent de regarder Jésus sur la croix. Vous vous demandez : où sont donc les pécheurs ? Les yeux du prédicateur sont dirigés sur son livre, ou au plafond, ou bien ils se promènent perdus dans le vide de l'espace. Il me semble que vous devez fixer les yeux sur vos auditeurs, quand vous en êtes à l'exhortation. Il est des parties d'un sermon où la sublimité de l'enseignement peut réclamer l'exaltation du regard, et il en est d'autres où vous pouvez laisser le regard errer sans but ; mais quand vous exhortez, il ne vous faut pas regarder autre chose que les personnes à qui vous en avez.

Je pourrais multiplier les exemples de ce que j'entends par une action appropriée, mais ceux-là peuvent suffire, et je renvoie la suite du sujet à une prochaine leçon Je suis si convaincu que beaucoup estimeront cette matière trop secondaire pour avoir droit à la moindre attention, que je termine en citant un trait où l'on verra le soin donné par les grands peintres à des détails minimes ; je n'en tire d'autre conclusion que celle-ci : s'ils mettent, eux, tant de soin aux petites choses, combien n'en devons-nous pas mettre, nous ? « Lorsque j'étais à Rome, dit Vigneul

Marville, je voyais fréquemment Claude ; je le rencontrais souvent sur les bords du Tibre, ou errant aux environs de Rome, parmi les vénérables restes des anciens âges. C'était alors un vieillard ; cependant je l'ai vu revenir de ses promenades avec son mouchoir de poche plein de mousses, de fleurs, de pierres, etc., qu'il voulait examiner chez lui avec cette attention infatigable qui a fait de lui un imitateur si exact de la nature. Je lui demandai un jour comment il était arrivé à obtenir un rang si élevé parmi les peintres, même en Italie. « Je ne m'épargne peine au « monde, me répondit modestement ce vénérable « génie, même pour des riens. »

SECONDE LEÇON

Nous arrivons à notre troisième règle. **L'action et le geste ne doivent jamais être grotesques.** C'est assez clair, et je n'y ajouterai que des spécimens du genre grotesque, pour vous aider à éviter tout ce qui y ressemblerait.

De tout temps il y a eu, paraît-il, et en abondance, des gestes absurdes, car je trouve dans un vieil auteur une longue liste de bizarreries, dont quelques-unes, j'espère, ont disparu de ce monde, tandis que d'autres sont décrites en termes si forts que nous avons là sûrement des caricatures de ce qui se passait alors. Ce catalogue plairait certainement au plus vorace collectionneur en vue d'un musée d'horreurs, mais il ne renferme pas la moitié de ce qu'on peut voir de nos jours en allant d'une réunion à une autre. De même que les enfants semblent ne pouvoir épuiser la série de leurs méchants tours, ainsi les

orateurs semblent n'être jamais à court de gestes baroques. Même les meilleurs en ont parfois.

Le premier genre d'action grotesque peut être appelé le genre *raide;* il est très commun. Les hommes qui exhibent cette horreur, ont l'air d'avoir un corps où rien ne saurait plier, et les articulations enkylosées. On dirait que leurs jambes et leurs bras tournent sur des gonds de fer et sont faits d'un métal très dur. Un mannequin anatomique en bois, comme ceux dont les artistes se servent, donnerait une bonne idée de leurs membres si droits et si raides, mais on n'y verrait pas les saccades de ces membres, lorsqu'ils s'élèvent ou s'abaissent. Il n'y a rien de rond dans l'action de ces frères ; tout est anguleux, coupant, mécanique. Je n'ose pas entrer dans les détails ; cependant ces excellents hommes n'ignorent pas qu'ils ne doivent pas planter leurs jambes à la façon d'une paire d'énormes pinces, et que leurs bras ne doivent pas avoir la même rigidité que des tisonniers. Leurs articulations, a-t-on dit, auraient besoin d'huile ; c'est dans les membres eux-mêmes qu'il y a manque d'huile, car ils montent et descendent comme s'ils appartenaient à une machine et non à un organisme vivant. Certainement un exercice physique

quelconque remédierait à cette infirmité, qui devient presque une difformité chez quelques prédicateurs d'aujourd'hui. A la tribune d'Exeter Hall, des hommes affligés d'une raideur qui n'est pas naturelle fournissent des sujets aux caricaturistes, et surtout ils détournent l'attention de leurs admirables discours sur leur exécrable action. Il nous est arrivé d'entendre cinq ou six remarques sur la tenue gauche du révérend docteur X..., et un ou deux éloges seulement sur son excellent speech. « On ne devrait pas s'arrêter à ces bagatelles », dit notre ami Philo ; mais les gens s'y arrêtent, que ce soit leur affaire ou non ; il faut par conséquent ne pas les pratiquer. On va m'en vouloir de ce que je dis ici. Je ne fais point de l'action autant de cas que Démosthène, affirmant que c'est le premier, le deuxième et le troisième point de la science du discours ; cependant il est certain que beaucoup d'excellents discours perdent de leur puissance par la tenue incorrecte de l'orateur ; aussi j'encourrai volontiers la critique de mes frères plus graves que moi, si je contribue à enrayer le mal.

Je parle très sérieusement, quoique j'aie l'air de plaisanter, et contre ces folies, je ne vois pas de meilleure arme que les flèches légères du ridicule. Je

ne suis pas de ceux pour qui

« Toute vertu consistant dans la gravité, — des sourires sont des symptômes de dépravation. »

Le deuxième genre de grotesque ressemble au premier ; je l'appellerai le genre *régulier et mécanique*. Ceux qui en relèvent, ont des mouvements non d'êtres vivants ayant volonté et intelligence, mais d'automates construits pour opérer, à intervalles fixes, certains mouvements réglés. Derrière le Tabernacle (1), un bon bourgeois a installé au faîte de sa maison une girouette ; c'est un petit soldat, qui lève d'abord un bras, puis l'autre, d'un air assez important. Cet objet m'a fait sourire plus d'une fois, en me rappelant involontairement X..., qui lance en avant alternativement chaque bras, ou s'il en laisse un au repos, balance l'autre de haut en bas avec la même persistante cadence que communiquerait un moteur

(1) Église ou prêchait Spurgeon.

à vent ou un mouvement d'horlogerie. La main monte et descend, ne déviant ni à droite ni à gauche, ne faisant aucun autre mouvement que cette montée et cette descente monotones. Il importe peu qu'un mouvement soit irréprochable en lui-même, s'il finit par devenir insupportable à force d'être répété toujours de même.

La mode, à la Chambre des Communes, c'est de faire perpétuellement la révérence, en même temps qu'un salut de la main, à la façon des garçons de restaurant recevant des ordres pour un dîner fin : « Oui, monsieur. — Oui, monsieur. — Oui, monsieur, » avec, entre chaque réponse, une courbette. C'est absolument ce qu'on a bien dénommé le genre « bras de pompe. » C'est très fréquent ; cela consiste en une succession de coups de bras destinés, peut-être, à donner de la force au débit, mais en réalité parfaitement inutiles. Les orateurs de cette sorte nous rappellent le quolibet de Moore : « Pourquoi est-ce qu'une pompe ressemble à lord Castlereagh ? »

« Parce que c'est un mince objet en bois — qui lève et baisse gauchement son bras, — et tranquillement débite, et débite, et débite — sans cesser, un maigre et faible filet d'eau. »

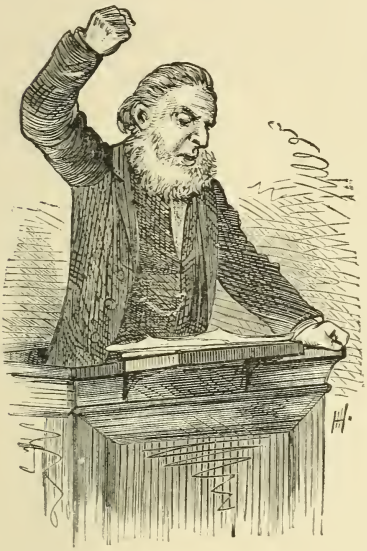
Quelquefois on voit se produire le va-et-vient d'une

scie; dans ce mouvement le bras paraît tour à tour s'allonger et se raccourcir. Il est accompli à la perfection par l'orateur qui se penche par-dessus la balustrade ou le pupitre, et gesticule de haut en bas au-dessus de l'auditoire, comme le scieur de long opérant du haut d'une poutre. On se demande combien de planches il scierait dans le même temps s'il travaillait réellement du bois au lieu de scier l'air. Nous avons tous beaucoup de plaisir à voir des scieurs convertis, mais nous espérons qu'ils prendront sur eux de laisser là leurs scies.

Je dirai la même chose des nombreux forgerons qui travaillent parmi nous, qui pilent et frappent à tour de bras, détruisant les Bibles et faisant voler la poussière des coussins des chaires. Leur seule action consiste à marteler, à marteler, à marteler, sans rime ni raison, que leur sujet soit grave ou gai, rose ou gris. Ils décrivent les douces influences des Pléiades, et disent les tendres instances de l'amour avec accompagnement de coups de poing; et ils essaient de vous faire sentir la beauté et la délicatesse de leur sujet par les coups de leur impitoyable marteau.

Quelques-uns vont mollement à la besogne, et ce, en toute bonne conscience; ils ne tapent même pas

vigoureusement; alors la manœuvre est insupportable. On aime à entendre un bruit qui vaille la peine et à voir un homme marteler avec énergie, s'il faut qu'il martèle; mais le monsieur que j'ai en vue ne se met jamais ou que rarement avec ardeur à l'œuvre: il frappe, uniquement parce que c'est son genre à lui.



Si on le *doit*, eh bien! qu'on cogne de toute son âme; mais il n'est nul besoin de piler perpétuellement. Il y a d'autres moyens pour devenir des prédicateurs frappants que d'imiter ce pasteur dont le chantre disait: « Il a déjà abîmé l'intérieur d'une Bible, et il est fort en avant avec une autre. » On a certains vieux manuscrits de sermons latins, où des notes marginales recommandent au prédicateur à tel moment de brandir le crucifix

et de battre le pupitre « comme Satan lui-même! » C'était une recette, paraît-il, pour l'aider à rassembler ses idées; des idées rassemblées de la sorte ne devaient pas valoir une guigne. Serait-il de nos amis qui auraient vu ces manuscrits et en seraient tombés amoureux? On le dirait.

Les saccades, le mouvement de la scie et de la pompe et du pilon, tout cela pourrait être toléré et même avoir son à-propos, si l'on alternait et variait; mais la répétition incessante d'une seule de ces actions devient fatigante et inepte. Les figurines de mandarins dans les magasins de thé, qui branlent la tête sans un instant d'arrêt, ou les dames de cire qui évoluent toujours de même aux vitrines des coiffeurs, ne doivent pas servir de modèles à des hommes ayant devant eux la sérieuse tâche d'attirer les âmes à la grâce et à la vertu. Vous devriez être vrais, réels, sérieux à ce point que de purs mouvements mécaniques vous deviendraient impossibles, et que tout en vous dénoterait, avec un zèle intense, la vie, l'énergie des facultés concentrées sur votre objet.

Un autre genre de grotesque peut être appelé à bon droit le genre *laborieux*. Certains frères sont sûrs de ne pas succomber sous le poids de leurs devoirs faute

d'exercice corporel; chaque fois qu'ils montent en chaire, ils ont l'idée qu'ils ont une rude besogne à faire, et bientôt ils halettent et soufflent, comme s'ils étaient des ouvriers à la pièce. Ils commencent leur sermon, décidés à y aller comme à l'assaut, et à tout emporter devant eux; le royaume des cieux subit avec eux des violences, certes, mais non dans le sens où l'Écriture l'entend. « Comment votre nouveau ministre réussit-il? » demandait un ami à un auditeur de la campagne. « Oh! fit celui-ci, il est sûr de son affaire, car il tombe sur le péché comme s'il assommait un bœuf. » Parfait au figuré, mais pas en réalité.

Un jour de chaleur extrême, l'un ôtera son col de chemise et sa cravate et même son habit; un autre mettra en pièces une chaise, et je tremblerai pour la table; un troisième frappera sur le plancher ou la table avec sa canne. A quoi bon ce vacarme et cette mise en scène et ces manières de lutteurs et d'hercules de foire?

L'action laborieuse est souvent un reste du métier exercé jadis par le prédicateur. De même qu'un vieux chasseur ne peut jamais oublier tout à fait sa meute, notre brave homme ne peut pas complètement abandonner ses habitudes d'artisan. Un frère, qui a été

charron, prêche toujours comme s'il tournait des roues. Etes-vous expert dans l'art du charron? vous en verrez les différents procédés illustrés pendant un de ces discours, s'il s'anime un peu. Vous retrouverez l'ingénieur chez un autre ami, le tonnelier chez un troisième et l'épicier avec sa balance chez un quatrième. Un frère, qui a été boucher, ne manquera pas de vous montrer, pour peu qu'il se mette à argumenter, comment on assomme un bœuf. En suivant le discours qui avançait « de force en force » et le prédicateur qui s'échauffait, je me disais : « Voilà la lourde hache, voici venir le bœuf gras, voilà que la bête primée tombe par terre ». Ces réminiscences d'occupations d'autrefois ne sont jamais très blâmables; elles sont toujours moins déplaisantes que les manque-à-toucher absolument inexcusables de messieurs qui ont habité les palais de la science dès leur jeunesse. Ils ne peinent pas moins, mais ne font penser à nul travail utile; ils battent l'air et travaillent ferme à ne rien faire. Les produits des universités sont souvent plus hideux dans leur action que les gens du commun; c'est peut-être leur éducation qui leur a ôté toute confiance en eux-mêmes et ne les a rendus que plus agités et plus gauches.

Quelques orateurs s'imaginent, m'a-t il semblé, qu'ils ont à battre des tapis, ou à appointir des bâtons, ou à hacher de la viande pour saucisses, ou à faire du beurre, ou à fourrer leurs doigts dans les yeux de leurs auditeurs. Oh! s'ils pouvaient seulement se voir comme les autres les voient! Ils cesseraient bientôt d'opérer ainsi devant le public, et réserveraient leurs manipulations pour d'autres occasions.

Après tout, je préfère les manifestations laborieuses et les déploiements de vigueur physique aux airs plus dégagés et même aux airs majestueux de certains pasteurs sûrs d'eux-mêmes. Celui-ci se frotte les mains, visiblement et complètement satisfait,

« Se lavant les mains avec du savon invisible — dans une eau imperceptible ; »

cependant il n'énonce que d'incomparables platitudes de l'air d'un homme qui laisse loin derrière soi Robert Hall ou Chalmers. Un autre, arrêtant son discours promène majestueusement son regard autour de lui comme s'il venait de faire une communication d'inestimable valeur à une réunion de personnes particulièrement privilégiées, et qui devraient, si elles appréciaient leur bonheur, se lever enthou-

siasmées, et donner à entendre que la reconnaissance les suffoque. Il n'a rien dit qu'un écolier ne pût dire ; mais l'air de dignité, l'attitude impérieuse, l'accent, tout cela proclame sa parfaite satisfaction. Ce n'est pas là le genre laborieux, mais j'ai été amené à en parler, parce que c'en est précisément l'opposé et que c'est d'autant plus condamnable. Un petit nombre de naïfs s'y laissent prendre sans doute; ils se figurent qu'un homme doit dire de grandes choses, qui se présente avec cette pompe; mais les personnes intelligentes, d'abord amusées par des manières solennelles « à la grand seigneur », n'en conçoivent ensuite que du dégoût. Un des grands avantages des études dans notre collège, c'est sans contredit que l'exagération des manières ne manque pas d'être réduite par l'aimable empressement avec lequel tous nos étudiants prennent plaisir à sauver un frère de ce péril. Plus d'une outre gonflée d'air s'est affaissée dans cette salle sous votre traitement affectueux, et ne reprendra jamais, j'espère, ses dimensions antérieures.

Mais ici n'oublions pas un autre type parmi les laborieux. Nous l'appellerons le prédicateur *mouvement perpétuel*. Il est tout action : il lève le doigt,

il agite la main, il se frappe la paume de la main à chaque mot. Il n'est pas une seconde en repos. Il est tellement anxieux de donner de l'importance à ce qu'il dit, qu'il arrive à un résultat tout contraire, car, lorsque chaque mot est souligné par le geste, plus rien n'est souligné. L'agitation continuelle de ce frère met ses auditeurs sur les épines. Dans l'action, comme ailleurs, « que votre modération soit connue de tous les hommes. »

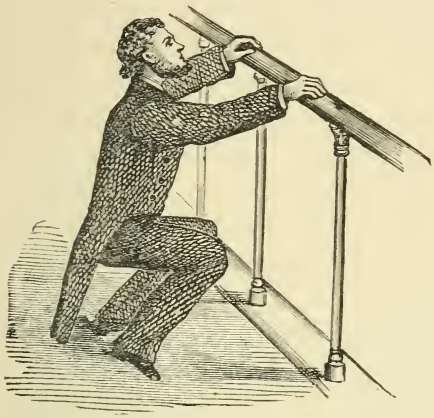
J'ai ainsi mentionné trois genres de grotesque, — le raide, le mécanique et le laborieux, — et j'ai jeté un coup d'œil sur le nonchalamment digne. Je clos la liste en en mentionnant encore deux. Il y a le *martial*, qui confine suffisamment au grotesque pour être mis dans cette catégorie. On dirait de certains prédicateurs qu'ils combattent le bon combat de la foi dans chaque prédication. Ils prennent l'attitude de bretteurs et se mettent en garde contre un ennemi imaginaire ou poussent à l'adversaire invisible avec furie. Ils ne paraîtraient pas plus féroces à la tête d'un régiment de cavalerie. ou plus satisfaits qu'ils le sont après chaque division du discours, s'ils avaient gagné une série de Waterloos. Ils promènent triomphalement de tous côtés leurs regards qui disent : « J'ai mis en

fuite cet ennemi, nous n'entendrons plus parler de lui. »

La dernière étrangeté d'action que je mentionne ici, c'est l'*action qui retarde*. Les mains ne vont pas en même temps que les lèvres. Le digne frère est un peu en retard dans son action, et toute l'affaire va de travers. Vous ne vous rendez d'abord pas compte de ce qu'il fait ; il semble hacher et cogner sans rime ni raison; mais enfin vous vous apercevez que son action présente est tout à fait appropriée à ce qu'il a dit deux ou trois secondes auparavant. L'effet est extraordinaire au premier chef. Il intrigue ceux qui n'en ont pas la clef, et, pour ceux qui se l'expliquent, il n'en est pas moins étrange.

Outre ces bizarreries, il y a une espèce d'action qui doit, pour dire le moins, être qualifiée de complètement *laide*. Elle nécessite d'ordinaire une plate-forme, car on ne peut se rendre aussi souverainement ridicule, quand on est caché dans une chaire. Empoigner une balustrade et s'accroupir petit à petit jusqu'à ce qu'on rase le sol, c'est tout simplement absurde. Ce peut être une excellente posture de préparation à un tour de gymnastique, mais comme moyen oratoire, c'est monstrueux ; cependant j'en ai été plus d'une

fois témoin. J'ai eu de la peine à expliquer à mon dessinateur cette pose extraordinaire, mais la gravure peut aider à comprendre ce que je veux dire, et ainsi à mettre cette attitude à l'index. Un ou deux frères se sont mis à ma tribune dans cette position drôlatique, et je leur permets de recommencer si, après s'être contemplés dans l'esquisse ci contre, ils trouvent que ce dessin a quelque chose d'imposant et d'impressif.



Quelques prédicateurs prennent une habitude de hausser les épaules, qui bientôt les tyrannise. Il y a des hommes qui ont naturellement les épaules rondes, et il y en a plus encore qui se donnent un dos rond, en le relevant chaque fois qu'ils ont une chose importante à dire. Un excellent prédicateur de Bristol, mort récemment, levait d'abord une épaule, puis l'au-

tre, tandis que ses grandes pensées cherchaient une issue ; quand elles l'avaient enfin trouvée, il ressemblait à un bossu. Démosthène s'exerçait à parler avec un javelot suspendu au-dessus de son épaule, lequel le rappelait à l'ordre, aussitôt qu'il se livrait à un écart. C'était un remède piquant, mais il vaudrait la peine de l'employer si, au prix d'une blessure ou deux, il pouvait guérir ceux qui infligent à la forme humaine d'horribles contorsions.

J'ai vu dans un meeting un monsieur, qui paraissait être « comme chez lui », et parlait avec un air de supériorité familière, s'aviser de mettre ses mains derrière lui sous les pans de son habit ; il présentait ainsi un très curieux spectacle, surtout pour ceux qui jouissaient de son pro-

fil. A mesure qu'il s'animait, il agitait ses pans de plus en plus fréquemment, rappelant aux spectateurs la bergeronnette d'eau. Il faut voir cela pour s'en faire une idée, mais il suffira à un homme sensé de l'avoir vu une seule fois pour se convaincre que, malgré toute la grâce particulière à un habit à queue, il n'y a rien de solennel dans la vue des pans de ce vêtement arborés et flottant au bas du dos du prédicateur. Vous avez peut-être vu aussi le monsieur qui met les poings sur les hanches et a l'air, soit de défier tout le monde, soit d'avoir la colique. Cette posture sent les Halles et les marchandes de poisson bien plus que l'orateur sacré, et tient du ridicule plus que du sublime.

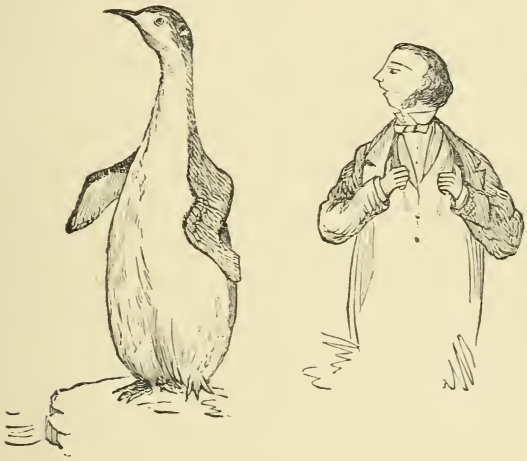
C'est pire encore de mettre ses mains dans les poches de ses pantalons, comme font les hommes

qu'on voit en France aux stations de chemins de fer; ils fourrent là les mains, parce qu'il n'y a rien d'autre là et que la nature a horreur du vide. Personne ne vous blâmera de mettre un moment un doigt dans la poche de votre gilet, mais mettre les mains dans les poches des pantalons, c'est une énormité. Il faut, pour en arriver là, être pénétré jusqu'aux moelles du mépris de son auditoire et de son sujet. *Gentlemen*, parce que vous êtes des *gentlemen*, vous n'aurez jamais à être mis en garde contre cet abus; vous ne vous abaisserez pas jusque-là. Il y a des frères qui se le permettent de temps en temps, parce qu'ils peuvent se permettre beaucoup de choses; ce sont eux précisément qui ne devraient rien faire de la sorte, parce que leur exemple est puissant et qu'ils sont responsables en une certaine mesure des pauvrets qui les copient.

Il y a une autre tenue, analogue à celle-là, qui n'est pas tout à fait aussi répréhensible. On la constate dans des banquets de second ordre, qui demandent un peu d'étalage extra de gilets blancs, et à des réunions d'ouvriers, où un industriel fête ses gens et répond à un toast. Ici et là elle se rencontre dans des réunions religieuses, où l'orateur est un personnage influent de l'endroit et se sent

« Le roi de tout ce qu'il voit. »

Dans ce cas, les pouces sont introduits dans les emmanchures du gilet, et l'orateur, écartant les parements de son habit, découvre et montre le bas du gilet. J'appelle cela le style *pingouin,* et je ne trouve



pas de meilleure comparaison. Cette attitude peut être convenable et digne pour un valet de pied ou un cocher à une soirée, ou pour un membre de l'*Ordre Uni des drôles de corps ;* un vénérable grand-père peut parler dans cet appareil à ses enfants et à ses petits-

enfants lors d'une fête de famille ; mais, pour quelqu'un qui parle en public, et à plus forte raison pour un ministre, c'est aussi incongru que possible.

Proche parente de cette mode est celle qui consiste à se prendre au col de son habit, comme si l'on sentait la nécessité de se bien tenir dans la main. Quelques-uns commencent par s'accrocher solidement, puis ils promènent les mains en bas, en haut, comme s'ils voulaient doubler l'habit quelque part ou allonger le collet. Ils semblent suspendus aux devants de leur habit comme à deux cordes ; on s'étonne que l'habit ne craque pas au cou. Cette manœuvre n'ajoute rien à la puissance ni à la force de pénétration du style d'un orateur, et son sens probable est celui-ci : « Je suis très à l'aise et j'ai grand plaisir à m'entendre parler. »

Comme il serait bon de stigmatiser toutes les laideurs possibles, j'en mentionnerai même d'assez rares. Je me souviens d'un ministre de talent qui avait l'habitude de regarder fixement dans la paume de sa main gauche, et avec la droite il avait l'air d'en extirper ses idées. Divisions, illustrations, traits frappants, tout paraissait pousser dans cette paume, comme autant de fleurs, et on aurait dit qu'il déra-

cinait soigneusement ces fleurs l'une après l'autre, pour les offrir à ses auditeurs. C'était de peu de conséquence, car ses idées étaient admirables ; cependant cette action n'avait rien de gracieux.

Certain prédicateur de mérite avait l'habitude de porter le poing à son arcade sourcilière, puis de se donner un léger coup sur le front, comme pour éveiller sa pensée : c'était plus drôle qu'expressif.

Tapoter dans la main gauche avec le doigt indicateur de l'autre main, comme si l'on y perçait de petits trous, ou se servir du dit index pour perforer l'air, est une action fantaisiste, qui a son côté amusant.

Se passer la main au-dessus des sourcils, quand la pensée va profond, et que le mot juste n'est pas facile à trouver, est un mouvement très naturel ; mais il faudrait se garder de se gratter la tête, quoique ce soit peut être tout aussi naturel. J'ai vu opérer largement de cette dernière manière, mais je ne m'en suis point épris.

Je ne puis m'empêcher de mentionner une bizarrerie accidentelle, qui est très fréquente. Quelques frères ont toujours, en proposant la loi divine, la main étendue, et ils l'élèvent et l'abaissent continuellement, en suivant le rythme de chaque phrase. Or,

cette action, excellente en son genre, pourvu qu'elle ne tombe pas dans la monotonie, expose malheureusement à des mésaventures. Si l'orateur, s'échauffant, continue à mouvoir perpendiculairement sa main, il court grand risque de présenter souvent l'aspect que mon artiste a reproduit. L'action frise le symbole: malheureusement ce symbole est vulgaire et on l'a décrit ainsi : « Poser le pouce du dédain sur le nez du mépris. » Il en est qui, sans s'en douter, commettent cette vulgarité par douzaines de fois pendant le cours d'un seul sermon.

Vous avez ri de ces portraits que j'ai dessinés pour votre édification ; prenez garde qu'on ne rie de vous, parce que vous y ressembleriez.

J'avoue cependant que je ne suis point aussi mal disposé à l'égard d'aucun de ces travers dans l'action, ni même de tous ensemble, qu'à l'égard du style *superfin*, qui est absolument méprisable et abominable. Il est pire que le vulgaire, qui court les rues, car c'est de la quintessence même de vulgaire avec un relent d'affectation et d'airs « comme il faut ». La grossièreté rustique repose, après qu'on a été exaspéré par un inepte maniérisme. Cicéron a raison d'exhorter les orateurs à prendre exemple sur les lutteurs ou les soldats, plutôt que sur les danseurs et leurs jolies futilités. La virilité du maintien ne doit jamais être sacrifiée à l'élégance. Des prédicateurs tirés à quatre épingles n'amèneront jamais nos classes ouvrières même à examiner la vérité du christianisme. L'ouvrier anglais admire un air mâle et aime à écouter celui qui lui parle un langage cordial et naturel ; de fait, les ouvriers de tout pays ressentiront plus d'attrait pour une fière insouciance que pour le soin extravagant de la personne chez celui qui leur parle. Le trait suivant, raconté par l'abbé Mullois n'est pas, je le suppose, le seul de cette espèce.

« Un ouvrier parisien converti, un homme au tempérament

emporté, mais franc, plein d'énergie et d'ardeur, qui avait souvent pris la parole avec succès dans les clubs fréquentés par les hommes de sa classe, était questionné par le prédicateur, qui l'avait amené à Dieu, sur les causes de son étonnant retour aux choses religieuses :

« — Vous me rendrez service, lui disait le prédicateur, en me renseignant ; cela me permettra d'employer, avec d'autres, les moyens qui ont été salutaires pour vous.

« — J'aimerais mieux pas, répondit l'ouvrier, car je dois vous dire que je n'aurais pas de compliments particuliers à vous faire.

« — Peu importe ; ce ne sera pas la première fois qu'on m'aura tenu ce langage.

« — Eh bien, puisque vous le voulez, je vais vite vous dire comment cela s'est passé. Une bonne femme m'avait... pardonnez-moi l'expression, je parlais comme cela alors... m'avait embêté pour me faire lire votre petit livre. Au bout de quelques pages, je fus pris au point que j'eus un vif désir de vous voir.

« On me dit que vous prêchiez dans telle église, et j'allai vous entendre. Votre sermon me fit encore quelque chose, mais, pour parler net, pas grand'chose ; oui, relativement, rien du tout. Ce qui fit bien plus sur moi, ce furent vos manières ouvertes, simples et bonnes, et surtout votre chevelure en désordre ; *car j'ai toujours détesté ces prêtres, dont la tête me rappelle celle d'un garçon coiffeur*, et je me dis : « Cet homme s'oublie pour nous, « donc nous devrions faire quelque chose pour lui. » Là-dessus, je me décidai à vous faire une visite, et vous m'avez *mis dans le sac*. Voilà le commencement et la fin de l'affaire. »

Quelques petites écervelées en sont encore à se

pâmer d'admiration devant un cher jeune homme, dont la principale préoccupation est de sa précieuse personne; elles deviennent, il faut l'espérer, moins nombreuses de jour en jour: quant aux hommes intelligents et aux rudes ouvriers de nos grandes cités, ils abhorrent sans réserve la fatuité chez un ministre. Partout où se montre l'affectation, vous voyez aussitôt une barrière entre l'homme qui en est frappé, et la foule au gros bon sens. Il est peu d'oreilles qui jouissent d'entendre crier des paons.

C'est une pitié que nous ne puissions pas persuader à tous les ministres d'être *hommes*, car il est difficile de comprendre comment, sans cela, ils pourraient être des hommes de Dieu. Toute excentricité dans l'attitude, le ton ou le vêtement est une barricade entre nous et le peuple : nous devons parler en hommes, si nous voulons gagner les hommes. Le récent réveil des modes vestimentales dans l'église anglicane est, pour ce motif avec d'autres plus graves, un pas dans une mauvaise direction.

Il y a cent ans, l'accoutrement des membres du clergé était à peu près aussi voyant que de nos jours, mais il n'avait aucune signification dogma-

tique et n'était que de l'extravagance. Ce goût pour de beaux atours conduisait, en chaire, à une méticuleuse correction qu'on appelait de la dignité et dont on tirait gloire. La bienséance et le décorum étaient les deux grandes préoccupations des prédicateurs; l'une et l'autre allaient de pair avec la pompe ou le doucereux, suivant les tempéraments différents de ces créatures, jusqu'à ce que les honnêtes gens se lassèrent de leurs sottes grimaces, et laissèrent là des personnages aussi guindés. Les prédicateurs étaient trop soucieux de se montrer convenables pour s'efforcer de se rendre utiles. Ils ne daignaient pas se servir des gestes qui auraient rendu leur parole un peu plus intelligible, car ils n'avaient cure des simples. Les difficiles étaient-ils contents? Ces ministres ne demandaient pas d'autre récompense, et entre-temps les multitudes périssaient faute de connaissance. Dieu nous garde des belles manières et des bienséances raffinées, si les masses doivent être détournées par là du culte public!

De nos jours, ce ridicule écœurant est, nous l'espérons, plus rare, mais il n'a pas disparu. Nous avons eu l'honneur de connaître un ministre qui ne pouvait

pas prêcher sans ses gants de chevreau noirs; se trouvant un jour en chaire sans les avoir, il descendit pour aller les chercher dans la sacristie. Malheureusement un des diacres avait emporté dans son banc non son propre chapeau, mais celui du prédicateur; pendant qu'on faisait cette découverte, l'autre se mit à tempêter ,et à crier : « Je ne prêche jamais sans gants. Non, ce n'est pas possible. Je ne puis remonter en chaire, jusqu'à ce que vous m'ayez retrouvé mes gants ! » Je voudrais qu'il ne les eût jamais retrouvés, car sa place était derrière un comptoir du Bon Marché, bien plus que dans la chaire chrétienne. Un ministre doit éviter toute espèce de négligé, mais, comme ce sont les caractères mâles qui tombent plus souvent dans ce défaut que dans l'autre, défendez-vous le plus opiniâtrement possible contre la pire erreur. Tous les trucs et les effets de scène sont intolérables pour la prédication du message de l'Éternel. Mieux valent un vêtement râpé et une langue inculte avec un air honnête et naturel que la fatuité cléricale. Beaucoup mieux fouler aux pieds toutes les règles de la callisthénie que d'être un acteur, un comédien consommé, un artiste sur une scène religieuse. Il y a vingt ans un caricaturiste

SOUFRE ET SIROP DE SUCRE

me baptisa : *Soufre* (1), et plaça à côté de mon portrait celui d'un récitateur au sourire béat, à qui il donna le nom de *Sirop de sucre*. Je fus parfaitement satisfait de mon lot, mais je n'en aurais pas dit autant, si j'avais été représenté par le portrait voisin du mien. La mélasse et autres substances sucrées me

(1) On reprochait à Spurgeon de trop parler de l'étang de feu et de soufre des pécheurs perdus. Ce croquis rappelle notre prédicateur dans sa jeunesse. (*N. du T.*)

donnent des nausées. Un petit-maître en chaire me donne la sensation qu'eut Jéhu, quand il vit le visage peint et orné de Jézabel, et s'écria avec indignation : « Jetez-la en bas ! »

Je serais fort peiné si quelqu'une de nos remarques sur le grotesque dans l'action donnait l'idée, ne fût ce qu'à un seul parmi vous, de se mettre à prendre des poses et à faire l'acteur ; ce serait passer du mal au pire. Nous avons dit que le Dr Hamilton prit des leçons avec un maître, pour se guérir de son infirmité, mais le résultat ne fut évidemment pas très encourageant, et je crains beaucoup que les professeurs attitrés de belles manières ne créent plus de défauts qu'ils n'en tuent ; peut-être ma tentative d'amateur aboutira-t-elle là aussi, mais je voudrais au moins prévenir ce malheur en vous mettant sérieusement sur vos gardes. Ne pensez pas à la manière dont vous gesticulez, quand vous prêchez, mais apprenez d'avance l'art de faire tout à propos, sans avoir à y penser sur le moment même.

Notre dernière règle résume toutes les autres : **Soyez naturels dans l'action**. Evitez jusqu'à l'apparence du geste étudié ! L'art est froid, la nature seule a de la vie ; que la grâce d'en haut vous affranchisse

de toute fiction; en toute chose, et en tout lieu, soyez vrais, dussiez vous passer pour des manants ou des malappris. Votre manière doit être bien à vous, ce ne doit jamais être un mensonge voulu : qu'est-ce que singer l'élégance, simuler la passion, feindre l'émotion ou copier le débit d'autrui, si ce n'est mentir de fait?

Notre but est de retrancher les excroissances de la nature encore inculte, non de produire l'artificiel et l'affecté; nous voudrions nettoyer l'arbre, le tondre d'une certaine manière. Nous voudrions que nos étudiants s'occupasssent de l'action, pendant qu'ils sont avec nous au collège, de façon à n'avoir plus à s'en occuper ensuite. Le sujet est trop peu important pour y consacrer chaque jour du temps dans le feu de la vie pastorale; vous devez l'étudier maintenant ponr en avoir fini alors. Vous n'êtes pas envoyés de Dieu pour mendier des sourires, mais pour gagner des âmes; votre maître n'est pas le maître de danse, mais le Saint-Esprit, et votre tenue en chaire ne réclame votre attention que parce qu'elle peut empêcher votre succès en faisant faire aux gens des remarques sur le prédicateur, tandis que vous désirez que toutes leurs pensées soient concentrées sur le sujet

de la prédication. Si l'action la meilleure avait l'effet à rebours de celui que vous voulez, je vous presserais de l'abandonner, et si les gestes les plus défectueux prévenaient ce résultat, je vous conseillerais de les adopter. Tout ce que je me propose, c'est de recommander des mouvements calmes, gracieux, naturels, parce que c'est ceux qu'on remarquera le moins. J'ai une crainte et la voici : c'est que vous n'alliez sottement imiter un ministre admiré; cela vous jetterait hors du bon chemin. L'action chez chaque orateur doit s'harmoniser avec sa personne et être en rapport avec son individualité. Le genre du docteur Goliath, qui a six pieds de haut, n'ira pas à la taille de notre ami Court, qui est un Zachée parmi les prédicateurs ; la manière d'un vénérable vieux théologien ne conviendra pas au jeune Apollos qui a à peine vingt ans. J'ai entendu dire que, pendant une saison, un grand nombre de jeunes ministres congrégationalistes ont imité le pasteur de Weigh House, et ainsi il y avait partout de petits Binneys reproduisant le grand en tout, sauf dans la profondeur de sa prédication. Le bruit court qu'il y a de par le monde un ou deux Spurgeons; j'espère qu'il s'agit seulement de mes fils, à qui leur naissance

donne un droit à mon nom. S'il en est parmi vous qui deviennent mes copistes, je vous considérerai comme des échardes dans ma chair et vous mettrai au rang de ceux que, dit Paul, « nous subissons joyeusement ». Tout commençant est d'abord un copiste, mais il doit développer son individualité. Ce serait exagérer peut-être de vous dire de ne jamais copier personne ; il vaut peut-être mieux vous exhorter à imiter la meilleure action qui se présentera à vous, afin que votre propre manière se trouve dans un moule convenable pendant sa période de formation. Faites contrepoids à l'influence d'un modèle par un autre ; toutefois créez-vous une forme personnelle. L'imitation servile est le fait d'un singe ; la sagesse d'un homme prudent consiste à ne se modeler que sur les beaux côtés d'un autre. De plus, ne souffrez jamais que l'imitation des meilleurs maîtres de l'antiquité, ou des plus estimés parmi les modernes, vous dépouille de ce qui est chez vous une originalité naturelle.

Concluons. Ne permettez pas à mes critiques sur les positions grotesques de venir vous hanter en chaire ; prenez toutes ces positions plutôt que d'avoir

peur, ce qui vous rendrait empruntés et maladroits. En avant, n'importent les maladresses ou le contraire. Ce sera la moitié moins fâcheux d'en commettre quelques-unes que d'être nerveux. Il se peut que ce qui serait excentrique chez un autre, soit à sa place chez vous: c'est pourquoi ne considérez les préceptes de personne comme applicables à tous les cas ou au vôtre. Voyez comment John Knox est représenté dans la gravure bien connue. Cette position est-elle gracieuse? Peut être que non. Cependant n'est-elle pas ce qu'elle devait être? En quoi la trouvez-vous fautive? N'est elle pas à la Knox et pleine de vie? Elle ne con-

viendrait pas à un orateur sur cinquante; chez la plupart des prédicateurs elle semblerait forcée, mais chez le grand réformateur elle est caractéristique et s'harmonise avec l'œuvre de sa vie : c'était un Elisée tonnant ses reproches devant une cour qui détestait les réformes qu'il demandait. Soyez vous-mêmes comme il était lui-même; lors même que vous devriez être disgracieux et gauches, soyez vous-mêmes. Vos propres vêtements, quoique tissés à la maison, vous iront mieux que ceux d'un autre, quoique du meilleur drap de fabrique; vous pouvez suivre la mode de votre précepteur, si vous voulez, mais n'empruntez pas son habit, contentez-vous de porter le vôtre.

Surtout, soyez si riches d'idées, si fervents et si pleins de grâce, que les auditeurs ne s'occupent guère de la façon dont vous leur distribuez la bonne parole; car, s'ils s'aperçoivent qu'elle descend du ciel bien fraîche, et qu'ils la trouvent douce et abondante, ils ne s'arrêteront que peu au panier dans lequel vous la leur apporterez. Laissez-les dire, si cela leur plaît, que votre « présence corporelle est faible, » mais demandez a Dieu qu'ils puissent reconnaître que votre « témoignage » est « sérieux et fort. » Rendez-vous

« recommandables à toute conscience d'homme » sous le regard de Dieu, et alors on vous tiendra en général quittes de « la menthe et de l'anis » des attitudes.

BIBLIOTHECA

IMPRIMÉ PAR

F. GUY

à Alençon (Orne)

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

DEC 17 '82

DEC 06 '82

AUG 29 1991

21 AOUT 1991

a39003 000590173b

CE BV 4221
.S614 1892
CDD SPURGEON, CH ATTITUDE,
ACC# 1325909

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 01 03 14 17 4